

*Souffrir d'un handicap mental sans être largué.*

# Samuel fait tout son possible

Comme Samuel Aubert a suffisamment de compétences pour ne pas être placé en atelier protégé, une association l'aide à être autonome dans sa vie professionnelle.

**D**epuis qu'il a été engagé aux «éponges», c'est-à-dire au service lingerie du Mandarin Oriental Hôtel du Rhône, fleuron de l'hôtellerie genevoise, Samuel Aubert se livre à une opération délicate: comment, de manière aussi artistique que possible, nouer la ceinture et replier la manche droite des magnifiques peignoirs de bain blancs destinés aux clients? «Au début, c'était plutôt compliqué, et puis c'est venu... maintenant, après un an, j'ai l'habitude.»

David Beckham, Catherine Deneuve et les membres du groupe rock The Corrs ne savent pas qu'à l'occasion de leur dernier séjour, en sortant du bain, ils ont probablement enfilé un peignoir dont Samuel soigné le nœud et l'arrangement!

## Des électrodes sur le crâne

27 ans – il ne les fait pas – il a exercé plus d'activités que la plupart des jeunes de son âge. Dès le départ, rien n'a été simple: «En première enfantine, j'ai tout de suite eu des difficultés, je bégayais, j'étais souvent laible, à la traîne...» On le met en classe spécialisée. «Je voyais des psys, des pédiatres, on m'a placé des électrodes sur le crâne, j'ai eu deux crises d'épilepsie, j'avais des crises de rage, je jetais mes lunettes par terre, je me cassais. Les médicaments étaient tellement forts que ça m'assommait.»

Aujourd'hui, dans son deux-pièces de Croix-de-Rozon, il vous sert un verre d'eau, il lève vers vous un regard clair, il sourit. On voit que c'est un garçon intelligent. Pourtant, il vit avec un handicap qui limite ses capacités intellectuelles. Il le sait. Il l'accepte. Le jour où il a fallu qu'il

opte pour un métier, il a dit: «Fermier.» On lui a répondu que cela réclamait toutes sortes de compétences qu'il ne possédait pas. Alors Samuel a dit: «Tavillonneur.» Il avait vu comment on fait les chalets dans les alpages, il trouvait formidable le travail des tavillonneurs. On lui a dit: «Tu rêves. Tu pourras jamais.» Alors, il a dit: «Cuisinier.» On lui a proposé trois semaines de stage en cuisine, à Clairbois. «Ça, ça m'a vraiment plu! Je devais préparer des choses avec de la crème et du citron, et pendant ces trois semaines, mes bras ont senti bon le citron.»

Depuis début 2006, Samuel a quitté le logis familial et vit seul, autonome, dans ce village à la frontière franco-suisse, où vivent aussi ses parents. Chaque matin, il file à scooter jusqu'à l'Hôtel Mandarin (car, et ça n'était pas évident, il a réussi son permis!). Auparavant, il était encore passé par mille péripéties. «A la cuisine et aux citrons a succédé un stage chez un menuisier. Puis, j'ai fait deux ans à l'Auberge des Montagnards, à la Croisette.» Un joli coin au sommet du Salève où souvent règne grand soleil alors qu'en dessous s'étend à perte de vue une mer de nuages qui dissimule Genève et son lac.

## Enfin, on lui a dit «vous»

Pendant deux ans, Samuel a occupé là une chambrette. Peut-être l'avez-vous aperçu, chers lecteurs, lorsque vous preniez une assiette sur la terrasse – encore que Samuel laissait plutôt Gabrielle, qui est trisomique, aller servir les clients: «Elle se débrouillait très bien avec eux! Les trisomiques, ils sont toujours gais, ouverts! Moi, j'avais un peu





A l'hôtel Mandarin de Genève, Samuel a sans doute préparé les peignoirs de bain de Catherine Deneuve, de David Beckham et des Corrs.

peur d'aller vers les clients, de leur demander ce qu'ils voulaient. A la cuisine, je me sentais plus protégé. Nous étions trois en cuisine, deux en salle. Certains d'entre nous venaient de Genève, d'autres d'Annecy. Steven était autiste et au début, il me faisait peur. Et puis il m'a expliqué ce qu'était un autiste. Il était très sympa. Il y avait aussi des trisomiques.» Samuel apprend à composer des salades, à faire des «caquelons», des «tartiflettes». «Certains jours, je paniquais, j'avais peur de ne pas tout retenir.» Donc, il note toutes les recettes!

Mais il y a un temps pour tout. Et un jour, Samuel redescend du Salève. On l'aperçoit brièvement au relais de Champel, où il apprend «à décorer une assiette pour donner envie», puis dans une auberge, où l'on se borne à lui faire balayer les feuilles mortes – «je n'ai pas eu envie d'y retourner». Puis pendant cinq ans, il fait de son mieux, chez un traiteur. De 500 francs, il est augmenté à 800 francs, qui viennent s'ajouter à ce qu'il touche de l'AI et des prestations complémentaires. «Mais dans une cuisine, il y a beaucoup de mouvement, il faut être rapide. Un de mes chefs a placé la barre trop haut, ça n'allait plus: on me bousculait, on me donnait des coups de coude...»

Ce que Samuel a tout de suite immensément apprécié quand il est arrivé pour la première fois au Mandarin Oriental, c'est qu'on lui a dit «vous». «D'habitude, on me disait tout de suite «tu». Là, non, j'ai senti un respect comme jamais avant.» Ce poste, il le doit à l'association Project, fondée par un groupe de parents en 1995 et dont la particularité est d'assurer le place-



«Au boulot, je peux intervenir dans les discussions avec les collègues parce que je regarde le 19:30.»



ment et le suivi tout au long de leur vie professionnelle d'adultes mentalement handicapés. Comme l'explique la responsable Anne-Laure Spitsas: «La situation économique a empiré: pour une personne

dont les besoins professionnels ne répondent pas à un regroupement au sein d'un atelier protégé, il est devenu très difficile de trouver à être employé sans que quelqu'un ne la soutienne. C'est cette aide-là

que nous apportons. Nous servons d'intermédiaire entre l'employeur et l'employé handicapé. Pour l'un et l'autre, c'est rassurant. Quand des problèmes se posent, nous sommes là pour aider à les résoudre.»

Le jeudi, cours de natation. Samuel est comme un poisson dans l'eau.



Ce matin, nous retrouvons Samuel aux «éponges», au sous-sol du palace: «Les éponges, explique-t-il, c'est la lingerie: serviettes, tapis de bains, peignoirs.» Dans cette buanderie tournent d'énormes machines à laver et à essorer; quelques employés s'affairent; une couturière retouche passants de ceinture ou poches de peignoirs légèrement abîmés: «Moi, je mets le linge dans la machine, j'appuie sur le bouton d'un programme. Il faut faire attention si c'est du synthétique, de la laine, des plumes. Je vérifie aussi le filtre.» Par les soins de Samuel et d'un ou deux collègues, tout cela finit soigneusement plié, entassé ou suspendu sur d'énormes chariots, que viennent emporter et monter vers les étages les gens du personnel de chambre. Il connaît tous les autres employés et prend part aux conversations. «Chez moi, je regarde *Thalassa*, *Temps présents*, le 19:30... Donc, je suis au courant, même si je ne comprends pas tout. Et je peux intervenir dans les discussions au boulot, par exemple sur la fin du pétrole. Si on ne comprend pas ce qui se passe, on reste à l'écart.»

### Les amis, les amours

Il travaille uniquement le matin. Plus, ce serait trop. Côté copains, il y a Sébastien, qu'il a rencontré à l'association Lire et Ecrire. «Moi, je lis OK, mais j'écris phonétiquement, tandis que lui, il écrit juste, mais il a de la peine à comprendre ce qu'il lit. Donc on peut s'entraider.»

Côté petite amie, il en a eu une l'été dernier. «C'était la première.» Mais ça n'a pas duré: «Elle avait trop de besoins pour moi, elle en voulait trop. Au boulot, je

n'étais plus concentré. Elle a pleuré quand je lui ai dit que c'était fini.»

Un jour, il espère qu'il quittera la lingerie pour un autre service. Surtout que maintenant, il n'a plus peur des gens. «Non, maintenant, je cherche plutôt à créer des contacts.» Il s'ouvre, il s'épanouit. Il sait que chaque année à Noël, le cinq-étoiles donne la possibilité aux employés de louer une chambre, pour seulement 150 francs. L'idée le séduit. Il y réfléchit. «Voir l'envers du décor, ça m'intéresserait.» On n'est qu'en avril, il a le temps. Avec un sourire: «Au fond, ce qui est sûr, c'est que j'ai tout fait pour reprendre le cours d'une vie normale.»

Jean-François Duval

Photos Julien Gregorio

### Ce que fait Migros

Au même titre que d'autres entreprises, les coopératives régionales de Migros offrent des places aux adultes vivant avec des limites de capacités mentales et d'autonomie, et cela dans des ateliers protégés. Migros Genève, par exemple, fête cette année-ci ses vingt ans de collaboration avec la SGIPA (Société genevoise pour l'intégration professionnelle d'adolescents et d'adultes): depuis 1986 en effet, un atelier protégé de vingt personnes, sous la responsabilité de trois collaborateurs de la SGIPA, est implanté directement dans les locaux de Migros Genève. Les travailleurs handicapés interviennent dans divers lieux de l'entreprise pour des tâches telles que: étiquetage des produits coloniaux, préparation des fonds de tartelettes, pizzas, quiches lorraines, tri du papier, etc.